Historique du 136e régiment 1914-1918 – Auteur : Anonyme - Imp. Oberthur – Rennes 1920 -
« Source : coll. La Contemporaine » - saisie 2023

HISTORIQUE

DU

136e REGIMENT D'INFANTERIE

Le 136e régiment d'infanterie quitta Saint-Lô le 7 août 1914 ; il comprenait, sous le commandement du colonel **de CADOUDAL** et des chefs de bataillon **HUMBERT, CRUÈCHE** et **GÉANT**, un effectif de 57 officiers subalternes, de 227 sous-officiers et de 3 105 caporaux et soldats.
Il débarque, le 8 août, dans les Ardennes, partie à Amagne-Lucquy, partie à Vrizy-Vandy, et du 10 au 20 se dirige vers le nord en passant par Donchery, Mézières, Rimogne, et en longeant par l'ouest la forêt des Ardennes.
Dans la soirée du 21, il se porte sur la ligne Aiseaux-Falisolles, avec ordre de résister sur place, et, dès son arrivée à Falisolles, le 1er bataillon entre pour la première fois en contact avec l'ennemi. Au matin du 22, les 1er et 3e bataillons étant en ligne, des combats s'engagent entre patrouilles et les Allemands exécutent sur tout notre front un tir très violent de mitrailleuses et d'artillerie lourde, sans réussir tout d'abord à ébranler notre première ligne. Le 2e bataillon, maintenu jusque-là en réserve, prononce une attaque dans la direction de Tamines, mais il est bientôt rejeté avec de lourdes pertes sur nos avant-postes. En même temps, à l'extrémité ouest de notre front, une attaque menée par la division de gauche échoue également, la retraite de ces troupes met en danger le 3e bataillon. C'est alors qu'appuyé par un bombardement intense, l'ennemi attaque à son tour sur tout notre front. Ecrasées sur place, nos compagnies résistent héroïquement jusqu'à 11 heures, mais elles sont obligées de se replier et se retirent sur Biesmes : la journée leur a coûté 14 officiers et 768 hommes.
Le lendemain, une attaque est tentée par toute la 20e division dans la direction de Waguée. L'avance se poursuit d'abord pendant deux heures et, à 19 heures, le 1er bataillon aborde à la baïonnette un petit bois occupé par l'ennemi ; deux fois il charge avec intrépidité, le succès ne répond pas à ses efforts et il faut reculer. La retraite commence. Elle va, les jours qui suivent, se continuer dans des conditions difficiles par Virelles, Ohis, la Vallée aux Bleds.
Cependant le 29, une éclaircie se produit grâce à la résistance que le régiment oppose aux attaques allemandes, grâce à la belle conduite du 2e bataillon qui ne se retire sur Sains-Richaumont qu'après avoir brûlé ses dernières cartouches et assuré ainsi le repli de notre artillerie ; la pression de l'ennemi se trouve mieux contenue et la retraite peut s'effectuer moins péniblement par Cuireux, Léry-Prémecy, Epernay et Lachy.
Le régiment a reçu du dépôt un renfort de 1050 hommes qui permet de combler les vides causés par deux semaines d'étapes et de combats ; reconstitué sous les ordres du commandant **CRUÈGHE** qui a remplacé le colonel **de CADOUDAL**, nommé au commandement de la 40e brigade, il est prêt à combattre de nouveau et à vaincre.
Des multitudes innombrables déjà déferlaient sur Paris. Mais le génie de la race veillait. Il avait marqué la ligne où les Français devaient, plutôt que de reculer, se faire tuer. Il inspirait au chef qui commande, aux généraux qui exécutent, aux soldats qui combattent, une âme de victoire : et ce fut la Marne.
L'ordre général d'offensive est donné le 6 septembre. La 20e division se trouve engagée à l'ouest des marais de Saint-Gond, qui allaient devenir bientôt le tombeau de la garde prussienne.
Le 2e bataillon s'empare après un vif combat de la lisière est du petit bois de Charleville, tandis que

les deux autres bataillons se consolident sur la lisière du bois sud. Pendant toute la journée du 7 et la nuit suivante, le 2e bataillon repousse les assauts et brise l'avance de l'ennemi. L'élan allemand est désormais maîtrisé et la bataille va s'engager, le 9, pour obliger l'ennemi au recul pendant plusieurs heures ; la violence de l'artillerie arrête nos bataillons et leur cause des pertes sévères, mais peu à peu, en s'avançant par petits groupes, il refoule complètement l'ennemi. Par l'effort prodigieux de notre armée tout entière, les Allemands sont vaincus sur toute la ligne. Ils se retirent, Paris est sauvé et la France respire.

Et c'est maintenant la poursuite. Elle se fait ardemment, avec enthousiasme, dans l'espoir de libérer tout de suite les régions envahies.

Le 11 et le 12, on dégage Epernay et la forêt de la Montagne de Reims. Mais, dans la matinée du 13, l'ennemi s'est ressaisi et fait tête. Il a préparé de longtemps et soigneusement sa ligne de retraite et il tient, au nord de la voie ferrée allant de Sillery à Mourmelon, des positions fortement organisées. Le 1er bataillon s'engage dès le soir même et, le lendemain, tout le régiment. Du 12 au 18, la lutte se poursuit incessante, implacable. Malgré leur mordant, malgré l'intrépidité et l'obstination de leurs attaques nos compagnies, prises à partie par une artillerie puissante et une infanterie solidement installée sur une position dominante, n'arrivent pas à chasser l'ennemi des tranchées qu'il occupe.

La guerre de tranchées va commencer. Mais le 136e ne s'installe pas à demeure : il va là où l'on a besoin de lui pour donner de nouveaux coups et prendre part à quelque rude offensive.

La 20e division est relevée le 21 septembre, à Sillery, par la division marocaine. Par la forêt de Villers-Cotterets et Crépy-en-Valois elle gagne Amiens et se dirige vers le nord : les armées françaises et allemandes s'efforcent alors de se déborder l'une l'autre : c'est la « course à la mer ».

Le 2 octobre, la division rejoint, au sud de Mercatel, le détachement d'armée qui barre à l'aile droite adverse le chemin d'Arras. L'ennemi veut Arras et nous entendons ne pas lui céder ; la lutte pour cet enjeu va être longue et glorieuse.

Dès le 2, le 1er bataillon est envoyé à Neuville-Vitasse et, pendant deux jours, il résiste énergiquement aux assauts répétés de l'ennemi. Débordé au nord et au sud dans la matinée du 4, il se replie et rejoint à Tilloy les deux autres bataillons. L'ennemi fait un puissant effort, son artillerie de gros calibre couvre d'obus nos retranchements et nous cause de lourdes pertes. Menacé de trois côtés, le régiment se retire, le 6, sur le faubourg de Saint-Sauveur ; puis le 7, sur la lisière sud d'Arras, qu'il a mission de défendre de la gare à la citadelle. Mais l'ennemi, lui aussi, est exténué, il hésite, et une contre-attaque nous permet de réoccuper nos positions du faubourg Saint-Sauveur.

La ville est sauvée et nos troupes ont mérité d'être surnommées par les habitants : « *les sauveurs d'Arras* »

Les Allemands n'ont cependant pas renoncé à s'emparer d'Arras qu'ils ont pour ainsi dire à portée de la main et qu'ils convoitent comme un trophée. En vain, ils tentent des coups de surprise répétés ; ils sont maintenus à distance. Le 31 octobre, à 14 heures, commence un violent bombardement sur tout le front du régiment ; il dure quatre heures, et, malgré cette débauche d'artillerie, l'attaque ennemie n'arrive à s'emparer que d'un élément de tranchée et de deux maisons à Saint-Sauveur. Une vigoureuse contre-attaque menée par la 5e compagnie rejette finalement en dehors du faubourg l'assaillant qui laisse 300 cadavres devant nos lignes.

Pendant les deux mois qui suivent, nos bataillons, à Saint-Sauveur et à Blangy, s'emploient à la construction de tranchées, de réseaux et d'abris, afin d'assurer la défense de la ville que l'ennemi entoure toujours de trois côtés. L'activité combative se limite à quelques coups de main isolés ; le bombardement, lui, continue sans trêve.

Le 15 janvier, les Allemands essaient encore une fois de pénétrer dans Arras. A la faveur d'un bombardement qui, pendant trois heures, écrase les maisons de Blangy et force les défenseurs à se terrer, ils s'élancent en colonnes compactes ; et c'est deux heures durant, dans les ruines des usines,

un combat acharné, féroce, d'homme à homme, où, en définitive, la valeur des nôtres l'emporte ; l'ennemi est rejeté sur ses tranchées de départ. Il renonce désormais à s'emparer d'Arras, mais il va, pendant des mois, assouvir sa rage par la destruction systématique de l'hôtel de ville, un bijou d'architecture, et de la cathédrale. Pendant quatre mois, le régiment monte la garde devant la ville qu'il a sauvée.
Puis, vers la fin de mai 1915, il est envoyé dans les secteurs d'Ecurie et Roclincourt pour soutenir l'avance difficile des troupes qui ont pris pied dans les tranchées du fameux « Labyrinthe ». Le 30 mai, à 16 heures, les 1er et 2e bataillons s'élancent avec une magnifique audace sur les ouvrages fortifiés qui, de part et d'autre de la route de Lille, défendent les organisations allemandes. Les premières vagues sont aussitôt prises sous un tir terrible d'artillerie ; d'autres les suivent et les remplacent, emportées par leur ardeur impétueuse et, jusqu'à la nuit, cramponnés au sol, isolés par petits groupes, nos hommes feront des efforts surhumains pour atteindre la tranchée ennemie. Nous comptons, hélas, 74 tués, 261 blessés et 180 disparus. Le 31 juillet, le régiment quitte le secteur où il a, pendant deux mois, dans les assauts fréquents comme dans le séjour aux tranchées sans abris, donné l'exemple d'un courage et d'une endurance à toute épreuve.
Sous les ordres du colonel **BONET**, le régiment, reconstitué par des renforts venus du dépôt, va, le 11 août, relever un régiment colonial à la lisière ouest de la forêt d'Argonne. Dès son arrivée, et malgré les gaz asphyxiants auxquels il est exposé pour la première fois, il s'empare de haute lutte de la tranchée du Pavillon ; puis, poursuivant l'ennemi à la grenade, dans un corps à corps épique où la valeur de l'homme est tout, il rejette en deux heures l'ennemi des tranchées qu'il avait mis deux semaines à conquérir et dégage la lisière sud du bois de la Gruerie. Et, pendant un an, en dépit d'un hiver rigoureux et d'un bombardement continuel, il organise et défend la lisière ouest de la forêt d'Argonne et fait du secteur de Saint-Thomas-Servon un secteur modèle, véritable champ d'expérience des systèmes défensifs les plus perfectionnés. Le 17 juillet 1916, le régiment vient occuper, à l'ouest de Chilly, les positions qui lui sont assignées en vue des prochaines offensives. Le secteur est soigneusement organisé, l'attaque est plusieurs fois répétée dans ses moindres détails ; elle est déclenchée le 4 septembre.
Ce jour-là, après que, pendant six jours, le feu ininterrompu de notre artillerie eut martelé les tranchées ennemies, le 136e s'élance à l'assaut de la partie sud de Chilly : « sans un cri (dit l'historique rédigé au front), dans un ordre et un calme parfaits, suivant pas à pas le barrage d'artillerie qui les précède, le 1er et le 3e bataillons marchent sans hésitation à l'ennemi ». Un moment, sous le feu des mitrailleuses, cachées dans les bois, l'avance est arrêtée et le succès menace d'être compromis. Mais la situation est vite rétablie, et, en moins d'une heure, « grâce à la préparation minutieuse de l'attaque et à son esprit de décision, le régiment a enlevé à l'ennemi trois lignes de tranchées, 300 officiers et soldats, 4 lance-bombes et 7 mitrailleuses. Surtout, il a pris confiance en lui-même et, au prix de pertes relativement légères, tous, de son chef au moindre soldat, y ont appris la façon de vaincre ». Les contre-attaques sont vaines : le régiment garde sa conquête et s'y fortifie.
Aussi mérite-t-il les élogieuses citations suivantes :

A l'Ordre de l'Armée : « Le 4 septembre 1916, sous l'énergique et habile direction de son chef, le colonel Bonet, s'est élancé à l'attaque du village de Chilly très fortement organisé et précédé de deux lignes de tranchées. D'un seul élan irrésistible, a atteint, en moins d'une demi-heure de haute lutte, tous les objectifs qui lui étaient fixés, infligeant de lourdes pertes à l'adversaire. Malgré un bombardement des plus violents, a mis rapidement en état de défense le terrain conquis et a brisé victorieusement tous les retours offensifs tentés par l'ennemi ».

A l'Ordre du Corps d'Armée : « Les 1er et 3e bataillons du 136e se sont portés le 4 septembre 1916,

à l'assaut d'une position ennemie sur un front de 600 mètres, dans un ordre et un calme parfaits, brillamment entraînés par les chefs de bataillon et par tous les gradés, ont atteint les objectifs assignés situés à 1100 mètres de la ligne de départ en 22 minutes, et ont contribué à la prise du village de Chilly ».
« La 1re section de la 3e C.M. est montée à l'attaque le 4 septembre 1916, avec un entrain merveilleux, a occupé des positions judicieuses qui lui ont permis le lendemain d'arrêter net une contre-attaque ; s'est emparée d'une section de mitrailleuses ennemie (matériel et personnel) ».

Chilly ! Nom désormais fameux dans les annales du 136e et qui pourrait avoir sa place sur les plis du drapeau, à côté des noms de Lutzen, Bautzen, Montmirail, Paris, où resplendit la gloire de nos pères !
Le 29 septembre, le colonel **BONET**, appelé au commandement d'une brigade, quitte le régiment qu'il a conduit à la victoire et est remplacé par le lieutenant-colonel **MONET**. Après avoir passé un mois dans le bois de Chaulnes, le régiment est, en janvier 1917, remis à l'instruction au camp de Crèvecœur, et, en février, le régiment revient en secteur à Tilloloy et Popincourt, pour y préparer une nouvelle offensive.
L'ennemi, qui la prévoit, s'efforce de l'entraver par des tirs de harcèlement répétés, accompagnés d'obus lacrymogènes et asphyxiants ; par des coups de mains sur nos petits postes. Elle va néanmoins commencer. Mais, dès le deuxième jour de notre bombardement, l'ennemi se replie, détruisant tout sur son passage. La 20e D.I. s'élance à sa poursuite ; les 18 et 19 mars, elle traverse sans combat les premières organisations allemandes, Margny-aux-Cerises, Ognolles, Ercheux-Villette. Partout des ruines : les villages sont en flammes, les récoltes détruites, les arbres coupés ; la terre, la bonne terre elle-même, dévastée à plaisir, est rendue inféconde pour des années. C'est la désolation et le massacre systématiquement organisés ! Spectacle affreux pour tous, en particulier pour des terriens normands, qui sentent mieux que personne l'horreur d'un pareil vandalisme !…
Mais le 136e est relevé au moment d'entrer en contact avec l'ennemi qui se retourne et fait tête ; quitte les corps qui, pendant trois années, avaient combattu avec lui, partagé les mêmes gloires et les mêmes périls, et, entrant avec les 72e et 91e R.I. dans la formation de la 87e division qui se constitue au camp de Villersexel, il est mis à la disposition de la VIIe armée.
Le 27 mai, il rentre en ligne, au nord de Saint-Quentin, appuyé au village de Fresnoy-le-Petit et du Fayet. Sans abris, sans tranchées, sans boyaux d'accès, obligées à ne travailler que de nuit, exposées aux coups d'une artillerie qui tire nuit et jour et d'une infanterie très active, nos troupes réussissent peu à peu à se consolider et à se protéger sur le terrain ; l'ennemi tente par trois fois en dix jours, en de vigoureuses attaques, de percer notre front ; il essuie coup sur coup de sanglants échecs.
Transporté dans la région de Soissons, le régiment est, le 23 juin, engagé en pleine bataille face à Cerny-en-Laonnois. Pendant quatorze jours et principalement le 25 juin et le 3 juillet, nos compagnies, placées dans une situation extrêmement difficile, accrochées au versant sud de la crête du Chemin-des-Dames, résistent sur place aux efforts furieux de l'ennemi, acharné à reprendre les positions que lui a enlevées l'attaque d'avril 1917. Dans ces luttes corps à corps incessantes et tragiques, nos grenadiers et nos fusiliers rivalisent d'ardeur et l'ennemi, qui a subi de lourdes pertes, doit renoncer à reprendre pied sur la crête d'où il a été délogé.
Le 18 août, après un repos, le régiment revient en secteur au Chemin-des-Dames, au nord de Braye-en-Laonnois. La position offre les mêmes difficultés que celles de Cerny, dues au manque de profondeur : nos troupes sont accrochées à une véritable gouttière. Elles s'y cramponnent énergiquement et la lutte continue sans interruption.
Puis, après avoir travaillé pendant près d'un mois à l'aménagement méthodique du terrain en vue d'une nouvelle attaque, le régiment revient aux tranchées. L'ennemi est en force et se tient sur ses gardes. Le 23 octobre, commence l'attaque qui, bien conçue et bien menée, va, en trois jours,

nettoyer la région sud de l'Ailette et du canal de l'Aisne à l'Oise ; le 136e y prend part à l'extrême droite. On s'empare du fort de la Malmaison, de Chavignon et de Filain ; l'ennemi se cramponne désespérément à la crête. Le 27, le régiment combat toute la journée et, aux prix d'efforts inouïs, se maintient dans les tranchées qu'il a fini par emporter. L'ennemi se rend compte du danger de sa situation, et, le 2 novembre, il recule et abandonne les hauteurs si longtemps et si âprement disputées du Chemin-des-Dames. Nos troupes ont maintenant devant elles une large marge de sécurité et elles s'installent et s'organisent sur les pentes au sud de l'Ailette.

Le 136e prend ensuite le 27 novembre, pour une vingtaine de jours, le secteur de Filain et à la fin de décembre il est transporté en camions automobiles dans les environs de Châlons. Après quelques jours de repos, d'autant plus goûtés que les cantonnements sont bons et que le froid est grand, le régiment va se rapprocher du front.

Tout le monde au travail, le Boche va livrer la bataille suprême. On le sait, il faut que tous les travaux de défense soient poussés activement.

Sur les routes défoncées, dans la boue, courbés sous les rafales humides qui cinglent le visage et empêchent d'avancer, à travers cette Champagne monotone et triste comme un cimetière, à travers ces villages démolis et sales, sales du passage et séjour de tant de troupes, le régiment va vers le front.

Arrêt d'une semaine, du 8 au 16 janvier, dans les camps, sous les sapins, au nord de Somme-Suippes, et travail aux deuxièmes positions. Le soir on retrouve avec délices la baraque mal close, le poêle qui fume et la soupe chaude.

Le 16 janvier, par Somme-Suippes, Suippes, le camp de Châlons, toujours sous l'eau et dans la boue, le régiment va cantonner à Mourmelon-le-Grand. Qu'ils sont grands ces hommes qui vont, toujours en ordre à la halte comme en marche, sans récriminations, malgré la longueur de la route, le mauvais temps, le sac si lourd ! Et pourtant, ils savent bien où ils vont !!! Ce n'est pas à la fête, ce n'est pas au repos.

Du 18 janvier au 30 mars, le régiment va vivre, travailler, monter la garde, coupée de quelques jours de repos à l'arrière dans le secteur des Monts-de-Champagne entre Aubérive et les pentes ouest du massif de Moronvilliers.

Le secteur n'est pas mauvais, nous occupons les anciennes lignes allemandes conquises l'an passé. Le Boche a construit des abris confortables et solides… Nous y sommes bien. Les cuisines ne sont pas loin des lignes, les corvées de soupe sont moins pénibles et nous avons la soupe chaude deux fois par jour ; les coopératives aux P.C. des bataillons vendent les objets de première nécessité. Mais le travail ne manque pas, les tranchées et les boyaux ont été copieusement marmités il y a quelques mois et, avec le dégel, les éboulements sont nombreux, et puis l'attaque boche est proche, il y a un peu d'énervement ; on fait de nombreux travaux de défense, on modifie l'occupation, on s'étend à droite, à gauche, on revient à ses anciennes limites, on s'échelonne en profondeur… Le Boche tâte le terrain, exécute sur les premières lignes des tirs de bombes et d'obus de gros calibres qui ne font pas beaucoup de mal, car la densité d'occupation est faible, et sur les arrières des tirs d'obus à gaz. Le 13 mars, il tente un gros coup de main avec préparation colossale qui met tout le monde en émoi et tout le régiment sur pied pendant 24 heures.

A partir du 19 mars, l'activité de l'artillerie ennemie s'accentue : mines, obus de gros calibres, obus à gaz, nous sont prodigués jusqu'au 22. Le 22, le tir cesse brusquement. Le Boche a opéré ailleurs, aussi nous allons être relevés rapidement. Paris est bombardé, les communiqués ne sont pas brillants. Où allons-nous ? Bien peu d'entre nous auraient pensé, le 29 mars, que pendant deux mois le régiment allait se déplacer, en réserve, à l'arrière du front. Le 2 avril, le régiment quitte Mourmelon et va cantonner à Avenay, il y reste huit jours ; le 10, il cantonne à Nanteuil-la-Fosse, le 11 à Mont-sur-Courville, le 12 dans les camps près de Baslieux-les-Fimes. Là, reconnaissance de cadres en vue de contre-attaques éventuelles et exercices. Puis le 23 avril, par camions automobiles

le régiment transporté dans la région de Senlis, Chamant, Ognon, Villers-Saint-Frambourg, Brasseuse. Le 28 avril, il va dans la région d'Orrouy pour y faire des manœuvres avec chars d'assaut, mais contre-ordre, et par étapes, le régiment se dirige vers Amiens. Du 6 au 12 mai, il cantonne à Taisnil, Rumaisnil, Namps-au-Val. Le 12, le régiment va cantonner à Vers, Saleux, Bacouel, Prouzel et reste dans ces cantonnements jusqu'au 30. Cette période est employée à des manœuvres avec chars et à des préparations de contre-attaques éventuelles. Le 30 mai, le régiment va cantonner à Oresmaux ; le 1er juin, par camions, il est transporté à Neufvy-sur-Aronde ; le 2 juin, toujours par camions, le 136e est transporté dans la région de Bémont, environ dix kilomètres est de Villers-Cotterets, et il bivouaque. Nous sommes près du Boche. La bataille est proche, toute la nuit les avions nous survolent, et un imprudent, qui a allumé du feu, nous attire des rafales de mitrailleuse qui, heureusement mal dirigées, ne font aucun mal.

A 4 heures le régiment est alerté, et reçoit à 5 h. 30 un ordre préparatoire à son entrée en ligne dans la région de Vaux-Castille. Contre-ordre à 6 heures. Les Allemands avancent en forêt de Retz ; le 136e se porte dans la région d'Haramont. A 13 h. 30, arrive l'ordre de relève de la 74e D.I. Le régiment quitte à 18 heures ses emplacements de bivouac et par Haramont et la forêt de Retz vient relever les éléments de la 74e D.I., à la lisière de la forêt, de la Maison-Forestière, à la ferme de Verte-Feuille. La forêt n'a encore subi aucun dommage ; tous les arbres sont intacts, le sol est couvert de mousse et de fougères, on évoque la douceur de vivre là en paix. Mais les Allemands arrêtés aux lisières vont essayer, poursuivant leur offensive, de traverser ce massif boisé ; encouragés par leur dernier et foudroyant succès, leurs assauts seront d'une extrême violence. Au 136e incombera pendant plus d'un mois la tâche glorieuse et rude de clouer sur place toutes ces attaques, puis l'heure est venue de prendre à son tour l'offensive et de la mener brillamment.

Dès le 4, la 7e compagnie contre-attaque pour reprendre, dans le secteur du régiment voisin, la ferme de la Grille, dans laquelle se sont infiltrés les Allemands ; aidée par des chars légers, elle mène à bien sa mission.

Le 5 juin, après un violent tir de surprise, l'ennemi tente une nouvelle offensive sur tout le front du 3e bataillon et pénètre en certains points jusqu'à 300 mètres à l'intérieur de la forêt. Une contre-attaque menée par la 10e compagnie, appuyée par des chars d'assaut, rejette l'ennemi de la forêt et lui enlève 58 prisonniers, dont 2 officiers, et 8 mitrailleuses. Les Allemands, épuisés par ces actions sans résultat, renoncent pour quelques jours aux actions d'infanterie, se bornant à effectuer des tirs d'artillerie sur les lisières, les voies de communication et les carrefours.

Puis, le 12, à 7 heures, ils déclenchent une brusque offensive sur les éléments situés à gauche du régiment et sur la 2e compagnie qui est en liaison avec lui. La violence du bombardement et la soudaineté de l'assaut nous causent de grosses pertes et obligent nos voisins de gauche à céder du terrain. Une contre-attaque, destinée à les dégager, est brisée par les mitrailleuses allemandes. A 13 heures, l'offensive ennemie se développe vers le nord et progresse. Il en résulte, à notre gauche, un fléchissement général de la ligne. Le régiment est obligé de se garder face au nord, où les vieilles tranchées du G. M. P. lui offrent une ligne de défense, et face à l'est, en lisière des bois, où l'ennemi est toujours menaçant.

Grâce à l'esprit de sacrifice des troupes, qui luttent jour et nuit, dans des tranchées et avec des abris très précaires, l'ennemi est arrêté. Les Allemands ont subi des pertes sévères à côté desquelles leurs gains de terrain sont insignifiants ; la lutte a été dure, le Boche sentait Paris tout près… Les journées qui suivent le combat du 12 juin sont calmes, on organise les nouvelles lignes de défense, le régiment qui a subi de fortes pertes en cadres et en hommes est reconstitué sur place par l'arrivée de renforts et des nominations. Après avoir subi sans faiblir les assauts de l'ennemi, il va à son tour prendre l'offensive, en liaison avec le régiment de droite.

L'attaque qui a pour but de dégager la lisière de la forêt est déclenchée le 8 juillet, à 8 h. 30. La compagnie de gauche du régiment atteint son objectif, la compagnie de droite enlève Chavigny,

mais au centre, de violentes rafales de mitrailleuses ennemies établies sur la ligne du G. M. P. arrêtent les vagues d'assaut ; l'ordre est d'atteindre les objectifs à tout prix. Durant les journées des 8, 9 et 10 juillet, grâce à l'opiniâtreté sans exemple de toutes les unités du régiment qui en sont cependant à leur quarantième jour de bataille, malgré la ténacité de l'adversaire, malgré les lourdes pertes causées par des tirs de l'artillerie ennemie de tous calibres, malgré les obus toxiques, malgré les tirs de mitrailleuses, malgré les difficultés de liaison et de ravitaillement en vivres et en munitions, malgré toutes les contre-attaques ennemies, tous les objectifs assignés sont enlevés pied à pied de haute lutte : 2 officiers, 24 sous-officiers et 120 hommes, 7 mitrailleuses sont capturés.

Dans la nuit du 10 au 11, le régiment ayant mené à bien la tâche qui lui a été confiée, est relevé. Une belle citation à l'Ordre de l'Armée consacrera bientôt ces derniers faits d'armes :

« Engagé au début de juin 1918, dans des conditions difficiles, a supporté sans faiblir plusieurs attaques grâce à son moral élevé et à une attitude toujours agressive, faisant des prisonniers et capturant des mitrailleuses. Après plusieurs semaines d'un service très dur, habilement dirigé par son chef, le lieutenant-colonel **MONET**, entraîné par les chefs de bataillons **LAVENIR** et **CAZABAN**, a donné, dans les journées des 8, 9 et 10 juillet, de nouvelles preuves de son allant et de son esprit de sacrifice, en livrant un combat victorieux à l'ennemi auquel il a enlevé 250 prisonniers, 15 mitrailleuses et du matériel ».

En deux étapes, le 11 et le 12, le régiment va cantonner à Verberie et aux environs.
Après un engagement d'une aussi longue durée, après les combats si durs des quatre derniers jours, le régiment fatigué a besoin de quelques jours de détente morale, de repos physique, a besoin d'être reconstitué. Mais, déjà le lendemain, après une nuit de sommeil calme, après des soins corporels complets, il serait impossible de dire que les hommes du régiment, trois jours avant, étaient en plein combat. Le 136 e change de cantonnement le 16. Puis les renforts arrivent, si bien que, malgré sept jours à peine de repos, l'ordre d'alerte, qui arrive le 18 juillet, met debout un régiment homogène, vigoureux, au moral excellent.
Les Allemands ont attaqué sans résultat appréciable ; à leur tour, les armées alliées attaquent. Déjà l'ennemi a perdu du terrain, mais il se défend avec acharnement. L'offensive doit être poussée sans arrêt ; le 136e est appelé à participer au suprême effort et il y consent joyeusement.
Le 18 juillet, le régiment est transporté en camions à Taille-Fontaine ; le 20, il vient dans la région de Saint-Pierre-Aigle en position d'attente dans un bois au sud-est de ce village.
A 19 heures, parvient l'ordre de relever un régiment de la D. I. marocaine. Après relève, le 1er bataillon occupe les pentes à l'est de Charantigny, le 2e bataillon est à Charantigny, le 3e bataillon sur la ligne du G. M. P., à l'est de Chaudun.
Du 21 juillet au 2 août, par des attaques renouvelées sans répit, le 136e réussit à progresser de deux kilomètres et à atteindre la route de Château-Thierry-Soissons, mais au prix de quels sacrifices. Les Allemands occupent de solides positions, se défendent et contre-attaquent avec la dernière énergie. Les villages sont écrasés par les obus, les ravins, les plateaux sont battus sans arrêt par l'artillerie et les mitrailleuses, et dans les blés mûrs, seule, la mort fauche. Chaque jour le nombre des combattants diminue, les compagnies sont réduites à 20 fusils, il n'y a que très peu d'officiers, mais les survivants s'accrochent au terrain conquis, le conservent, et cherchent toujours à améliorer leurs positions.
Les liaisons entre les éléments avancés et l'arrière sont presque impossibles le jour : tout point mouvant devient immédiatement le but, non seulement des tirs d'infanterie et de mitrailleuses, mais encore de l'artillerie. Les ravitaillements en munitions, en vivres ne peuvent être faits qu'à grand'peine la nuit. Est-il besoin de dire quels soldats incomparables ont pu combattre

victorieusement dans de telles conditions. Quelle résistance physique et morale, quelle volonté, quelle haute conception du devoir, quel mépris du danger chez les hommes de ce régiment qui, engagé à nouveau, après plus de 40 jours de combat et 7 jours à peine de repos, a réussi à progresser de 2 kilomètres dans une lutte de tous les instants, enlevant à un adversaire, puissamment armé et organisé, plus de 200 prisonniers, 9 officiers, 15 mitrailleuses.

Le 2, le régiment passe en réserve de division. Les Allemands ébranlés par les chocs successifs se replient, il en résulte un rétrécissement du front à la suite duquel la division est retirée de la bataille le 4.

A travers le terrain conquis depuis le 8 juillet, et où tant des siens sont tombés glorieusement, le régiment va, par étapes, vers le repos. Le 6, il est à Largny. Le 8, il est transporté en camions dans la région de Plailly. C'est le repos dans une région délicieuse, préservée, grâce à la vaillance des troupes des alliés, de la ruée ennemie.

Le régiment est reconstitué peu à peu, puis embarqué, le 14 août, en chemin de fer, à Dammartin ; il est débarqué, le 16, à Corcieux-Vannemont (Vosges).

Du 18 au 29 août, le régiment est chargé, dans une région extrêmement calme (secteur de Denipaire, 8 kilomètres nord Saint-Dié), de l'information d'un régiment américain.

Du 29 août au 1er septembre, le régiment quitte le secteur, fait mouvement, et du 2 au 3 septembre, relève le 99e R.I. dans le secteur de Marainviller (8 kilomètres est de Lunéville). Secteur calme où le régiment reste jusqu'au 17 octobre. Relevé du 17 au 20 octobre, le 136e vient se grouper dans la région de Gériviller, à 20 kilomètres sud de Lunéville. Embarqué en camion le 21, à 6 heures, il est débarqué le 22, à 3 heures, dans la région de Sivry-sur-Ante (8 kilomètres sud de Sainte-Menehould). La semaine du 21 au 28, durant laquelle le train de combat et le train régimentaire rejoignent le régiment, est employée à des exercices.

Les dotations en matériel du régiment sont complétées en vue d'un engagement prochain.

Par des marches de nuit très pénibles, à travers des régions dévastées par la guerre, le régiment se rapproche de la bataille. Dans la nuit du 31 octobre au 1e r novembre, il vient en soutien d'attaque dans la région de Saint-Morel (7 kilomètres sud de Vouziers), à 3 ou 4 kilomètres des lignes.

Le bombardement américain et français, d'une violence extrême commence vers 5 heures du matin. Cet embrasement de l'horizon, ce roulement assourdissant prouvent la violence de notre feu et sont d'un bon augure pour l'offensive nouvelle, dont le déclenchement semble proche. L'ennemi copieusement marmité sera moins dur à avoir quand nous aurons à intervenir bientôt ; mais le jour passe, et l'ordre vient de s'abriter dans les baraques qui sont là ; cependant nous attendons toujours l'ordre d'engagement. Un jour, deux jours, trois jours passent, la canonnade s'éloigne. Des escadrilles d'avions alliés vont chaque jour, en nombre considérable, accabler l'ennemi en retraite ; chaque communiqué nous apprend de nouveaux succès. Le Boche est écrasé enfin. Des bruits d'armistice circulent…

Le 7 novembre, le régiment est alerté. Mais c'est pour aller vers l'arrière. Il fait route à travers une région complètement dévastée où furent livrés tant de combats acharnés et meurtriers. Fontaine-en-Dormoy, Tahure, Ripont, où la vie souriait il y a quatre ans. Qu'en reste-t-il ? Un nom sur une planche clouée sur un piquet fiché en terre et partout des tombes. Voilà l'œuvre des Allemands, de ceux qui maintenant demandent grâce.

Le 10 novembre, le régiment arrive à Saint-Etienne-au-Temple, et nous apprenons officiellement la signature de l'armistice. Cette nouvelle et les conditions imposées aux Allemands sont accueillies avec joie, mais avec calme. Le 17 novembre, le régiment est embarqué à Saint-Hilaire-au Temple ; débarqué dans la Haute-Saône, il va par étapes vers l'Alsace.

Les ovations, la réception chaleureuse des frères alsaciens retrouvés nous émeuvent profondément et nous font oublier nos souffrances.

En Alsace depuis novembre, tandis que les plus vieux du régiment sont déjà revenus au labeur, dans

leur famille, les plus jeunes attendent ; prêts à marcher pour imposer, s'il le faut, à l'ennemi vaincu par la paix juste à laquelle a droit notre chère Patrie, victime d'une agression odieuse et une fois de plus couverte de sang et de gloire.
Le 16 mai, le général **GOURAUD** a remis au régiment la Fourragère aux couleurs de la Croix de Guerre. Elle rappellera aux jeunes les efforts, les sacrifices, les souffrances, les succès de leurs anciens, et leur dictera leur conduite.

LISTE DES PERTES DU

136e Régiment d'Infanterie

Voir onglet « Morts pour la France » « Infanterie »

Ancestramil